

## Neuvième conférence (P.-A. Burton, p. 206-232)

### LE FORMATEUR EN HUMANITÉ ET « LE MIROIR DE LA CHARITÉ »

#### B - LA RÉDACTION DU *MIROIR DE LA CHARITÉ* (1142) (suite et fin)

Pierre-André Burton a divisé le chapitre 6, le plus long de son livre, en trois parties. Avant de commencer à parcourir la troisième partie intitulée : « **Aelred, père maître et formateur** », terminons la seconde, en revenant sur un point essentiel que nous avons laissé en suspens, à propos des implications spirituelles liées à la distinction qu'Aelred nous invite à faire entre l'âpreté *objective* de l'ascèse monastique et les dispositions intérieures, *subjectives*, qui, pour une large part, déterminent la manière concrète de la vivre et de l'accueillir.

D'abord, Aelred nous a bien montré que le joug de la discipline régulière n'est « un fardeau lourd et pénible à porter », que pour celui qui n'a pas encore totalement renoncé au joug de la convoitise, mais pour les autres, ceux qui ont embrassé la Croix du Christ, ce joug leur apparaît plutôt comme un « nid », un espace de croissance spirituelle qui leur donnera des ailes pour s'élever jusqu'au sommet d'une pleine vie d'union avec Dieu.

Ensuite, en soulignant que le rapport à l'ascèse ou, plus exactement, que la perception subjective que l'on en a, soit comme d'un fardeau lourd et pesant, soit comme d'une source de libération intérieure, *est principalement affaire de dispositions intérieures du cœur*, Aelred ne fait rien d'autre que *d'en appeler à la conscience de ses interlocuteurs* et les invite du même coup à se resituer correctement face au choix qu'ils ont fait un jour d'embrasser une discipline de vie plus rigoureuse qu'aucune autre.

Cette distinction établie par Aelred doit beaucoup à l'émergence, contemporaine de son époque, de l'individualité ou de la conscience personnelle. Faire du choix de la vie monastique cistercienne (mais aussi, plus largement, de *tout choix* humain) une question anthropologique *d'engagement libre de la conscience personnelle*, c'était du coup ériger l'éthique du « volontaire » en critère souverain et norme fondatrice pour juger de la valeur *morale*ment *humanisante* de toute décision...

Enfin, au cours des années 1141-1147, Aelred a progressivement évolué. Il a toujours cherché à se tenir à égale distance de tout rigorisme moral outrancier et de tout laxisme exagéré, mais très rapidement, il a placé davantage l'accent sur la compassion ou le respect de la personne. Nous l'avons constaté en méditant les deux textes écrits par Aelred à des époques différentes 1141-1142 et 1144-1147. Manifestement, du simple moine qu'il était, Aelred est devenu un véritable pasteur. Jésus, le Bon Pasteur, l'a formé progressivement à son image et à sa ressemblance.

Il nous reste maintenant à mettre en valeur le quatrième et dernier aspect de cette approche aelrédiennne. Il appartient cette fois en propre à Aelred.

Mais, pour mieux percevoir cet aspect, il faut prendre un peu de recul et **considérer l'ensemble des trois livres** dont est constitué *Le Miroir de la charité*.

*« Certes, l'ensemble du traité trouve son unité thématique dans le fait que chacun des trois livres aborde, mais sous des angles de vue différents, la même question : celle des diverses « manifestations » de la charité (dans l'œuvre créatrice du Père pour le livre I, dans l'œuvre rédemptrice du Fils pour le livre II et dans l'action sanctificatrice de l'Esprit pour le livre III), et que tous les trois le font dans une perspective à la fois différenciée et commune : offrir une pédagogie spirituelle de retour de l'homme vers Dieu, ou encore, de la restauration en l'homme de l'image et de sa ressemblance à Dieu par la voie unique mais trine de l'amour de soi, du prochain et de Dieu.*

*Dans le livre I, l'approche, d'inspiration augustinienne et bernardine, est cependant essentiellement cosmique et anthropologique. Le livre II, consacré à la défense de la « voie » cistercienne, propose un chemin davantage ascétique et spirituel et porte la marque spécifique de la spiritualité de Cîteaux. Enfin, le livre III revient à la dimension anthropologique déjà présente dans le livre I, mais Aelred y développe cette fois un élément qui lui est absolument spécifique.* » (p. 208)

À la trilogie augustinienne des trois facultés principales de l'âme que sont la mémoire, l'intelligence et la volonté, Aelred en ajoutera une nouvelle et insistera plus qu'aucun de ses contemporains sur l'importance *primordiale* du rôle qu'il faut *positivement* reconnaître et accorder à la *dimension affective* de l'être humain.

Pour Aelred, nous devons accorder beaucoup d'importance au *dynamisme naturel du désir* qui traverse l'être humain. Ce dynamisme qui est un don de Dieu (*Miroir III, 20*) « *préside à tous les mouvements intérieurs qui poussent l'homme à agir... et cela, avant même tout discernement (opéré par la raison) et tout consentement (accordé par la volonté) ! En un mot, Aelred développe donc une anthropologie affective foncièrement positive, absolument unique en son genre et vraiment exceptionnelle pour son époque.*

*Appliquée au domaine des relations humaines (qui occupent quasi exclusivement tout le champ d'investigation du livre III du Miroir), cette mise en valeur de l'instance affective de la personne humaine amènera Aelred à réfléchir sur la place et la légitimité que, dans le chemin de la sanctification personnelle, il faut consentir ou non - et, si oui : dans quelle mesure - aux inclinations affectives naturelles, "spontanées et douces qui poussent quelqu'un vers un autre" (Miroir III, 31) ».* (p. 208-209)

Une telle réflexion le conduira à dégager quelques « règles et principes » destinés à éclairer le discernement moral en matière de vie relationnelle et affective, « *mais cette réflexion le poussera surtout - et c'est là certainement l'apport le plus personnel d'Aelred à la spiritualité cistercienne (et chrétienne) - à montrer que, si elle est « spirituellement » vécue, l'amitié comme relation affective privilégiée entre deux personnes, non seulement peut jouer un rôle inappréciable dans la vie mystique d'union et de conformation de l'homme au Dieu-Amour - elle en constitue même un « degré facile à gravir » (voir Amitié spirituelle II, 14 et 18-21 et III, 133) !* » (p. 209)

Cette vie d'amitié est également appelée à contribuer efficacement à l'édification « dans l'amour » de toute société humaine, au point qu'il est légitime de la poser comme « horizon » (dans le temps de l'histoire) de toute l'éthique des *relations humaines*, mais aussi - véritable *anticipation* - comme « horizon » et « point d'achèvement » de toute *l'histoire de l'humanité*, enfin accomplie dans le Christ (voir *Amitié spirituelle I, 51-61 ; III, 79-80 et 134*). Tous ces aspects sont extrêmement importants et ils nous permettront d'éclairer les orientations personnelles qu'Aelred donnera tant à sa charge abbatiale comme pasteur d'une communauté monastique qu'à ses engagements publics dans la vie politique et sociale de son temps.

### C - ÆLRED, PÈRE MAÎTRE ET FORMATEUR (1141-1143)

« *Écrit en pleine période de troubles intérieurs, au sein d'un ordre cistercien menacé d'implosion, Le Miroir de la charité porte en lui une question fondamentale qui dépasse, et de loin, le contexte historique particulier dans lequel et pour lequel il a été composé. Cette question est celle de l'articulation, toujours délicate à maintenir dans un juste équilibre, entre d'une part « institution » - ici les institutions monastiques, qu'il faut veiller à intégralement sauvegarder dans tout ce qu'elles comportent d'exigence, voire de « rigueur » ... - et d'autre part « personne » - en l'occurrence, le respect absolu qui lui est dû, en raison de son unicité et surtout de ses (possibles) et très réelles fragilités...* » (p. 210)

**Ses écrits nous ont déjà permis de constater qu'Ælred avait beaucoup évolué en peu de temps. Nous allons maintenant le vérifier dans sa pratique pastorale.**

Cette question de l'articulation entre l'institution et la personne se situe en fait pour Ælred à trois niveaux différents, des niveaux qui se complètent et s'emboîtent l'un dans l'autre. Elle se situe d'abord sur le plan du rapport à établir entre une *personne* et sa *communauté*. À ce premier niveau, nous parlerons de la formation et de l'intégration d'une personne dans sa communauté. Puis, elle se situe sur le plan du rapport entre cette communauté précise et une communauté de foi plus large. Ainsi toute communauté monastique, considérée comme une « petite cellule d'Église locale », est appelée à devenir un lieu de communion fraternelle, signe pour l'Église tout entière de cette communion fraternelle qui devrait exister entre tous les chrétiens. Enfin, Ælred ajoutera encore une troisième dimension de nature politique, concernant, cette fois-ci, le rôle de l'Église et des communautés ecclésiales particulières au sein même de la société civile en vue de la construction d'un monde de justice et de paix.

Commençons par examiner la première de ces trois dimensions, car elle est spécifique de la charge qu'Ælred assumait au titre de père maître. Nous procéderons en trois temps. Nous interrogerons d'abord le biographe d'Ælred, puis Ælred lui-même sur la manière dont il a conçu et vécu sa charge. Nous essayerons enfin de comprendre, avec Ælred, l'importance des relations affectives interpersonnelles, en particulier de l'amitié, dans le processus de formation humaine et spirituelle des personnes. (p. 212)

### **Le témoignage de la *Vita Ælredi* ou la valeur emblématique d'un triptyque.**

Walter Daniel a consacré très peu de chapitres de sa *Vita* à la période durant laquelle Ælred exerça la fonction de père maître : cinq au total, les chapitres 14 à 18. Nous les avons déjà parcourus, mais sans examiner sa pratique pastorale. Sur cette question, Walter Daniel a inséré dans le chapitre 15, auquel il donnera un double prolongement dans les chapitres 22 et 28, un récit haut en couleurs.

Ce récit illustre parfaitement la manière dont Ælred a cherché à répondre au défi qui s'était posé à lui, au moment il s'attelait à la rédaction du *Miroir de la charité*. Le miracle, décrit dans les chapitres 15, 22 et 28 de la *Vita*, concerne un frère instable qui voulait sans cesse quitter le monastère à cause de l'âpreté de l'ascèse cistercienne et qui, finalement, y est resté jusqu'à sa mort.

Dans ce récit, Walter Daniel nous montre « comment, par sa sollicitude pastorale, Ælred faisait tout ce qu'il pouvait pour tenter de « sauver » des vocations mises en péril à cause précisément des difficultés d'adaptation rencontrées par ceux de ses novices qui, ayant sans doute déjà reçu une formation religieuse autre que cistercienne, étaient justement peu préparés à assumer les exigences ascétiques de leur nouvelle forme de vie... » (p. 214)

Cette attitude pastorale qui fut la sienne tout au long de sa vie, Ælred la décrit dans le sermon 24 pour la nativité de la Vierge Marie.

Dans ce sermon, il commente un verset du Cantique des cantiques : « *Le miel et le lait sont sous ta langue* » (Ct 4, 11). En effet, Ælred n'a jamais cessé d'offrir sa miséricorde et sa compassion (le lait) aux membres les plus faibles de sa communauté, car il était animé d'une invincible espérance qui le portait à croire qu'une telle manifestation de compassion était en mesure de « sauver » une vocation en voie de perdition... Mais à l'inverse, Ælred n'a jamais manqué une occasion pour rappeler à tous les fortes exigences ascétiques de la vocation monastique et le haut idéal de sainteté, de charité et d'intimité spirituelle avec le Christ (le miel) auquel elle conduit ceux et celles qui l'embrassent... (p. 219-220)

De la même manière, quand une personne voulant entrer au monastère éprouvait des difficultés à renoncer à l'attrait puissant de tout un réseau de relations humaines et affectives « porteuses », Ælred l'invitait à tourner son regard sur la personne même du Christ et à le considérer « comme un *père*, parce qu'Il nous éduque ; comme une *mère*, parce qu'Il nous console et nous nourrit du lait de sa douceur ; comme un *frère*, parce qu'Il a pris chair de notre chair, et enfin comme un *ami*, parce qu'il a versé son sang pour nous » ! Or, en affectant ainsi Jésus de ces quatre « formes » relationnelles, Aelred ne transposait-il pas sur le visage du Christ ce qu'il essayait de vivre en permanence dans ses relations pastorales avec les frères qui lui étaient confiés ?

### **Le témoignage d'Ælred : un éducateur, un consolateur, un frère et un ami.**

Avec Pierre-André Burton, arrêtons notre regard sur deux de ces quatre traits qui caractérisent le rôle d'Ælred comme père maître : celui du père qui éduque et de l'ami qui se livre. Pour comprendre ce rôle, examinons un passage du livre II du *Miroir de la charité*, où Ælred introduit un dialogue qu'il eut avec l'un de ses novices. La prochaine fois, nous porterons notre attention sur deux traités plus tardifs d'Ælred : *La Vie de recluse* et *Quand Jésus eut douze ans*.

Ces trois œuvres appartiennent à des périodes différentes de la vie d'Ælred, cependant il existe entre elles une certaine unité thématique qui, pense Pierre-André Burton, nous autorise à les rapprocher les unes des autres et à les présenter ensemble dans le cadre de la formation monastique telle qu'Ælred l'a mise en œuvre.

Une quatrième œuvre aurait mérité d'être également présentée ici : le traité de *L'Amitié spirituelle*. Pierre-André Burton a cependant estimé préférable d'en reporter l'examen dans la section suivante, consacrée à présenter le deuxième trait de la physionomie pastorale d'Ælred, celui d'« ami ».

Dans la tâche de formation qui lui est confiée en 1141 par son abbé Guillaume, Ælred a très vite discerné que la formation monastique vise deux buts, complémentaires et inséparables l'un de l'autre : d'abord celui de veiller à la *formation humaine des personnes* et ensuite, celui de veiller à ce que chacune des personnes puisse s'intégrer au sein du groupe, comme membre à part entière d'une communauté, appelée à être constituée en *communauté de frères*.

Ceci est attesté par une expression particulièrement significative du paragraphe 41 du livre II du *Miroir de la charité*. Ælred raconte en effet qu'un jour, son abbé lui confia un frère afin qu'il lui *enseignât les disciplines régulières* », c'est-à-dire, au sens propre, qu'il l'*initiât* à l'utilisation de tous ces « instruments » que la vie monastique met à sa disposition, et dont l'usage est précisé et codifié par une *règle*.

Le verbe « initier » que nous venons d'utiliser signifie « *faire entrer dans* » (*in-itier*). « *Ainsi s'agit-il donc bien de transmettre au candidat ces « valeurs » propres à la vie monastique dont l'assimilation, l'intériorisation et l'appropriation progressives lui permettront de partager avec ses frères une « conscience commune » autour d'un même idéal de vie.*

*Or, c'est précisément en ce sens que l'on peut dire que la formation (initiale) est « ordonnée » à l'intégration d'une personne dans une communauté et que, par-delà cette intégration, elle vise l'édification même de cette communauté. » (p. 225)*

Cela signifie pour Ælred, que nous devons veiller avec soin à la formation des personnes de cette communauté, en sachant cependant, que cet acte de « transmission » (de valeurs) ou d'initiation (d'une personne) ne se conçoit pas exclusivement en terme d'*enseignement*.

Pour parler de cet acte, il préférera utiliser un troisième terme : il affirme qu'un frère lui a été confié par son abbé « en vue de *l'insituer dans* les disciplines régulières ! » Cette expression peut être entendue de deux façons différentes mais complémentaires.

« *Ælred se montre en effet si profondément convaincu de la valeur éminemment « formatrice » et « structurante » de la discipline monastique pour « faire grandir » un être humain dans sa dignité propre de personne que, selon lui, l'acte même d'« institution » consiste tout à la fois à établir quelqu'un dans son identité personnelle et précisément, pour ce faire, à recourir aux observances régulières comme à un moyen institutionnel particulièrement bien adapté. Pour le dire en deux mots, former quelqu'un (à la vie monastique), c'est donc en définitive l'"institer" ... » (p. 226)*

Cette tâche de formateur sera la sienne tout au long de son abbatiat à travers son enseignement « ordinaire », tel qu'il nous est transmis dans ses sermons liturgiques. Cependant, nous devons encore ajouter **à cette tâche une troisième dimension**. Seule, celle-ci est en mesure de donner à sa mission de formateur sa pleine épaisseur.

Pour nous introduire à cette troisième dimension, *Ælred esquisse, sous la forme d'une vaste fresque en trois tableaux, toute l'histoire de l'humanité : d'abord la création du monde et des hommes ; ensuite, les conséquences malheureuses de la « brisure » originelle qui vient « casser » - mais non pas de manière irrémédiable - la belle harmonie de l'Univers telle qu'elle avait été voulue par Dieu ; enfin, la voie de la rédemption et donc, pour l'homme, le chemin d'un possible « relèvement » qui lui permettra - pourvu qu'il consente à l'emprunter - de retrouver sa beauté originelle. Or, pour Ælred, qui se veut chrétien et moine, ce chemin de « relèvement passe inmanquablement par la médiation de Jésus crucifié, contemplé et imité au fil des jours et coïncide très exactement avec le chemin de la discipline monastique. » (p. 227)*

Pour Aelred, le chemin de la discipline monastique est donc à la fois un lieu de croissance humaine, qui permettra au moine de recouvrer sa dignité d'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un lieu de croissance spirituelle, qui lui permettra d'« êtreindre le Christ crucifié » en conformant tout son être et tout son agir sur les siens. Ainsi le moralisme d'Ælred, comme celui de saint Bernard, est toujours orienté vers une *dimension mystique d'imitation du Christ* qui n'est autre qu'une mystique de l'union ou de conformité, dans l'amour, de la volonté humaine à la volonté divine (cf. *Miroir* II, 53 et III, 17). (p. 229)

En conclusion, « *nous pouvons maintenant dégager les trois dimensions de la formation monastique telle qu'Ælred l'a mise en œuvre, comme père maître d'abord, comme abbé ensuite.* » (p. 232)

En premier lieu - sur le plan « horizontal » -, il s'agira d'initier des personnes à une « forme » de vie spécifique, organisée par une « règle de vie » de telle manière qu'elles puissent s'intégrer harmonieusement, et plus aisément, au sein d'une communauté fraternelle que, toutes ensemble, elles sont appelées à édifier.

Ensuite, sur l'axe vertical, il s'agira d'édifier cette communauté dans la perspective d'une commune recherche spirituelle, permettant aux unes (les personnes) comme à l'autre (la communauté), inséparablement, de devenir pour Dieu une « demeure » digne de le recevoir, afin que, le Christ étant ainsi formé en chacun de ses membres, ils ne forment plus, tous ensemble, que l'unique corps du Christ.

Une telle initiation à la *vie monastique*, souligne Pierre-André Burton, requiert la *vie entière* et n'engage pas *seulement tout nouveau profès, mais la communauté tout entière* qui, de fait, « ne cesse de s'initier elle-même quand elle s'incorpore un nouveau frère ».